

Et si on écoutait les jeunes auteurs?

Catherine Paradis

Number 136, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paradis, C. (2005). Et si on écoutait les jeunes auteurs? *Québec français*, (136), 86–91.



Et si on écoutait les jeunes auteurs ?

>>> CATHERINE PARADIS*

Dans un article paru dans *La Presse* du 29 février 2004¹, Victor-Lévy Beaulieu s'inquiète. « Nos jeunes sont si seuls au monde », déplore-t-il. Notre cher polémiste chante les louanges de sa génération, jadis si prompt à décrire, revendiquer, brasser des idées et des émotions, tant dans le fond que dans la forme. Ce serait, selon lui, grâce à ces jeunes écrivains de moins de trente ans qui ouvrirent alors « tous les placards pour que les squelettes en sortent » que notre littérature devint « enfin contemporaine par rapport à celle du monde entier ». « Trente-cinq ans plus tard, de quel univers rend compte la quinzaine de romanciers québécois dont les éditeurs ont publié récemment un premier ouvrage ? » s'interroge-t-il. « Peut-on

voir une continuité avec les années 1960 ou bien une cassure avec l'imaginaire que la Révolution tranquille a libéré ? »

La lecture de Victor-Lévy Beaulieu

VLB propose une lecture des romans de douze auteurs dans la vingtaine. Le portrait qu'il en tire est sans conteste celui d'une famille à problèmes : les grands-pères, si chers à sa génération, brillent par leur absence, alors que la grand-mère n'est que pourvoyeuse de biens matériels ; la prolifération des divorces expliquerait l'absence du père ou son portrait dévasté, ainsi que la cannibalisation de la mère ; les enfants devenus adultes

seraient carencés affectivement, cloîtrés dans leur appartement du Plateau Mont-Royal, condamnés à la rupture ou au suicide, plus près de leurs amis que de leur famille. Ceux qui ne sont pas du Plateau, issus principalement du milieu petit-bourgeois, forts de leurs études en communications et de leurs escapades à l'étranger pour fuir une affectivité atrophiée, passeraient sous silence le Québec comme pays, nation et société – pire : ils ignoreraient la littérature québécoise même. Ceci, toujours selon VLB, expliquerait le conformisme de leur langage.

VLB s'inquiète, en toute fin : « Un tel enfermement, dans pareille réduction de l'espace-temps québécois, n'est-il pas un épiphénomène de notre béance collective, grossi par la lunette de l'imaginaire, ou représente-t-il la nouvelle vérité d'une société en train de s'effondrer ? Si les jeunes romanciers disaient vrai, » conclut-il, « nous ne serions même plus, selon le mot de Jacques Ferron [...], des complices dans un semblant de pays, mais des débris d'humanité déraisonnables parce que devenus totalement déraisonnés ».

Vers une autre lecture de la jeune littérature

« L'histoire ne peut que constater le fait que les idéaux et les réalisations de la Révolution tranquille ne semblent pas vouloir s'étendre jusqu'à la génération montante », note avec justesse Michel Laurin dans son *Anthologie de la littérature québécoise*². Les jeunes auteurs québécois sont-ils pour autant tous orphelins, carencés, sans racines nationales et littéraires, incapables de recherche langagière ? Il faudrait d'abord éviter de les considérer

comme un ensemble homogène, puisqu'ils offrent des textes extrêmement diversifiés, à l'image de la production littéraire québécoise contemporaine qui ne se laisse pas ranger sous l'étiquette d'un seul mouvement : intimité, pragmatisme, écriture migrante et postmoderne se côtoient sur les rayons depuis les vingt dernières années, et ce sous la plume d'écrivains de tous âges ; par ailleurs, cette diversité de textes se voit encore démultipliée par la pluralité de lectures que chacun d'eux appelle.

Car le problème que pose VLB en est bien un de lecture : si la sienne met en évidence le fait que l'univers des jeunes romanciers se referme sur lui-même, tant d'un point de vue social que littéraire, et si elle montre clairement ce que ceux-ci refusent (soit reprendre le flambeau de sa génération), elle passe toutefois sous silence ce que la jeune littérature condamne et ce qu'elle propose. D'une part, bien que certains jeunes romanciers brosent effectivement un portrait très sombre de la réalité sociale, il reste que leurs œuvres véhiculent certaines valeurs sociales fondamentales, comme l'amour et l'amitié, et suggèrent une ouverture vers l'autre. D'autre part, leur imaginaire s'avère riche et, contrairement à ce qu'en dit Beaulieu, se joue des codes, à la fois génériques, référentiels, thématiques, langagiers et stylistiques. Nous proposons ici une lecture de trois jeunes auteurs, Mathieu Arsenault, Grégory Lemay et Karoline Georges, tous nés dans les années 70, dont les œuvres, très différentes, se posent contre la génération précédente à la fois par la forme qu'elles prennent, par la réalité sociale qu'elles dépeignent et par les valeurs qu'elles véhiculent.

LES PREMIERS ROMANS DE LA JEUNE LITTÉRATURE (SELON VLB*)

Beaudoin, Myriam, *Un petit bruit sec*, Tryptique, 2003.

Caron, Katerine, *Vous devez être heureuse*, Boréal, 2004.

Dompière, Stéphane, *Un petit pas pour l'homme*, Québec Amérique, 2003.

Fortin, Anick, *La blasphème*, Trois-Pistoles, 2003.

Guy, Hélène, *Amours au noir*, XYZ, 2000.

Hivon, Julie, *Ce qu'il en reste*, XYZ, 2000.

Laferrière, Alexandre, *Début et fin d'un espresso*, Tryptique, 2002.

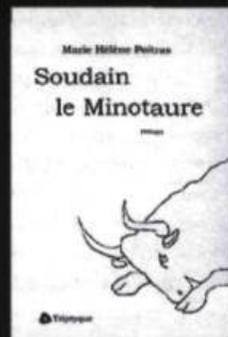
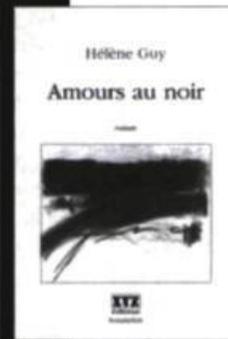
Lanseau, Jean-François, *Orages*, VLB, 2003.

Lauzon, Geneviève, *Un amour de sœur*, Lanctôt, 2002.

Lemay, Grégory, *Le sourire des animaux*, Tryptique, 2003.

Poïtras, Marie-Hélène, *Soudain le Minotaure*, Tryptique, 2002.

Savoie, Anne-Marie, *Ego*, Lanctôt, 2003.



*Voir note 1

Album de finissants, Mathieu Arsenault

Né en 1976, Mathieu Arsenault se fait le porte-parole des jeunes du secondaire dans son premier livre, *Album de finissants*³, un récit fragmenté publié chez Triptyque. Le récit est divisé en trois parties (« Travaux pratiques », « La grammaire compliquée » et « Le nouveau sommeil »), lesquelles renferment une multitude de fragments d'environ une page, tous « titrés », avec pour seule ponctuation (sauf quelques exceptions) une majuscule en tout début et un point en toute fin. Poésie ? Récit ? Plutôt le flot continu de la pensée de jeunes, garçons et filles, que Marie Hélène Poitras appelle, après Peirce, « musement⁴ ». L'absence de découpage et de syntaxe est tout à fait justifiée, et exprime avec justesse la violence, la frénésie, la fureur des idées qui traversent l'esprit de ces jeunes narrateurs qui cherchent à s'émanciper de la grammaire qui les barre et les retient sur leur chaise pour enfin prendre la parole, « jusqu'à en faire un moyen d'attaque en règles de grammaires folles sans complément sans verbe sans sujet fixe » (p. 77) : « *La bonne grammaire.*

[...] moi je pleure tellement je passe mon temps à pleurer sur les règles de français qui nous retiennent à nos places les grandes phrases sont jamais de notre bord quand c'est sujet verbe complément tu vas pas trop loin ta chaîne te retient à moins que plussément lorsque d'où comment à l'entrée quand je qu'on qu'où d'un coup quand qu'on se force pour parler bien ça sort n'importe comment installe-toi là-dedans car c'est le meilleur moyen pour devenir n'importe quoi à définir dans le silence de rien comprendre n'importe quoi sauf la première personne du pluriel nous les ados naïseux c'est plus personne du plus rien sans commencement ni fin et même sans carte perdu dans les paroles s'envolent je te retrouverai bien dans une phrase ou deux tu deviendras mieux qu'assis simple dans une phrase simple le professeur parle et tu l'écoutes te raconter des tristesses faibles par l'oreille délicate » (p. 75-76).

Alors que VLB déplore la simplicité de la phrase chez les jeunes auteurs, « formée d'un sujet, d'un verbe et d'un complément, de sorte qu'on ne différencie pas vraiment le style d'un auteur à celui d'un autre », et affirme qu'on a « l'impression d'un retour aux années 50 quand le romancier rêvait d'écrire un jour convenablement en français », les jeunes narrateurs d'Arsenault font exception et s'insurgent plutôt contre cette langue correcte qui les muselle, comme l'école qui leur apprend à se taire et à rester assis. Le fossé se creuse entre « nous les ados naïseux » et « les pauvres adultes qui reste pognés dans la dictature de la grammaire ». Les premiers revendiquent le droit de s'exprimer, quitte à le faire dans « la pauvreté facile du langage » que leur reproche sans cesse les seconds : « *Le théâtre des fautes.* Ma main qui écrit et qui dessine dans l'agenda c'est pas des travaux c'est des scènes de misère à survivre au jour le jour je suis pas dans la rue vous savez je suis dans la pauvreté facile du langage de nous les adolescents on parle mal de plus en plus mal que dans votre temps tout le monde était parfait qu'est-ce qu'ils nous enseignent dans les écoles ça doit être des choses qui servent à rien comme apprendre à umilier les pauvres adultes qui reste pognés

dans la dictature de la grammaire pendant que nous on se prélasce au soleil de l'ignorance controulée pour faire rire et aussi pour faire plerer c'est le grand théâtre des fautes qui comence c'est les ridos qui s'ouvre pour un pauve garson qui était obliger de devenir rester assit tout la journée a son burau a l'école a tout jamais l'école le cégep l'université » (p. 77-78).

La forme que prend la prise de parole des narrateurs d'*Album de finissants*, à l'encontre même des conventions orthographiques, syntaxiques et narratives, calquée sur la pensée et sur l'émotion, marque bien le désir de s'affirmer hors de ces codes établis et de ces phrases toutes faites gentiment apprises à l'école, qui n'expriment que des sentiments « *studently correct* » (p. 60).

En tant que lecteur, comment aborder un tel texte sans se perdre dans « son propre musement⁵ » ? Le flot des mots n'a certainement pas un effet apaisant – la rage de dire est trop forte, le ton trop vindicatif, la forme trop éclatée. Il s'agit d'*écouter* ce « livre parlant⁶ », de s'appropriier les pensées de ces jeunes narrateurs et, surtout, d'y prêter attention : « je m'installe dans tous les mots à la fois », explique un narrateur, « les fonctions grammaticales en déroutent tout le monde parlera comme il peut si fort qu'on va être obligé d'écouter même les plus silencieux même les plus humiliés qui marmonnent des choses vraiment connes » (p. 77). Car si les narrateurs juvéniles d'Arsenault ne racontent pas d'histoire, ils ont, en revanche, un message à transmettre, et ce qu'ils réclament à tue-tête, c'est d'être entendus. À l'étouffement parental et scolaire, à la nécessité de performer et de réussir, ils opposent le désir de repos, de paresse, d'insignifiance, de rêverie et, surtout, celui d'aimer et d'être aimé : « *Belle descente.* À l'école des ratés l'examen qui compte le plus est celui qui nous sortirait de tout mais je préfère rester pris à l'intérieur de tes beaux yeux parce que j'apprends chaque jour que je ne serai jamais le champion de rien ni personne alors ferme-les très fort pour me garder longtemps dans le plus beau secondaire de ta petite vie tranquille que je répète sans fin dans ton oreille ou dans ton sourire jour et nuit j'étudie tes petites manières mais ça rentre pas alors je coule un peu plus en toi sur toi vers toi si je le savais je serais peut-être plus là alors je sais le plus rien possible rien le plus près que je peux et on se serre dans notre casier d'ignorants finis » (p. 141). « Contre la culture d'entreprise de l'école contre les indices de performance contre l'éducation ciblée marché ciblé clientèle ciblée productivité fixée » (p. 76), l'amitié et l'amour sont les valeurs ultimes, même si on a souvent du mal à les exprimer, et ce n'est pas un hasard si on les retrouve également au cœur du roman de Grégory Lemay et de ceux de plusieurs autres jeunes auteurs.

Le sourire des animaux, Grégory Lemay

*Le sourire des animaux*⁷ de Grégory Lemay se présente sous une forme beaucoup plus traditionnelle, bien que déviante. Il s'agit d'un roman en trois parties (« Le règne de Luc », « L'absence de So ou son pouvoir » et « Le divertissement »), lesquelles sont divisées en de brefs



[...] moi je pleure tellement je passe mon temps à pleurer sur les règles de français qui nous retiennent à nos places les grandes phrases sont jamais de notre bord quand c'est sujet verbe complément tu vas pas trop loin ta chaîne te retient à moins que plussément lorsque d'où comment à l'entrée quand je qu'on qu'où d'un coup quand qu'on se force pour parler bien ça sort n'importe comment installe-toi là-dedans...

Album de finissants
p. 75

chapitres qui ne se présentent pas vraiment comme tels. Très peu font plus de trois pages, et tous ne sont séparés que par deux lignes et non par un saut de page. Ce morcellement rythme toutefois cette histoire qui n'en est pas une au sens classique, puisqu'il ne s'y passe pas grand chose, à la manière de ces « chroniques du presque rien » marquées par la discontinuité, qui prolifèrent dans la production littéraire québécoise des deux dernières décennies⁸. En fait, il serait plus juste de dire qu'il n'y a pas d'intrigue proprement dite, bien qu'il s'y passe moult petits riens décousus. « À Montréal », se plaint Luc, « sauf le skidoo l'hiver, le tennis l'été, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, quand c'est pas le boire, le manger, le travailler... » (p. 17). Cette absence de « drames et de retournements tragiques » fait d'ailleurs écho au fragment « *Si beau si plate* » d'Arsenault : « c'est le pur plaisir d'il se passe jamais rien on marche on rit sans jamais arriver à crier parce qu'on a rien à dire nous les jeunes on a tout cuit dans le bec nous les jeunes c'est pas comme avant quand c'était difficile » (p. 13). Les personnages du *Sourire des animaux* semblent toutefois libérés du stress grammatical que vivent ceux d'*Album de finissants*. Se dessine, pour les premiers, un quotidien tranquille davantage tendu vers l'amour et l'amitié.

Alors qu'Arsenault adopte un ton résolument vindicatif pour critiquer la génération précédente et prend la parole avec fureur, l'écriture de Lemay est beaucoup plus *soft* et se range plutôt sous le signe de l'intimisme et du pragmatisme⁹, tendances déjà institutionnalisées qui ont su faire leurs preuves dès les années 80 sous la plume des Jacques Poulin et Robert Lalonde, entre autres, et qui ont connu un grand succès sous celle d'autres jeunes auteurs comme Guillaume Vigneault et Stéphane Bourguignon. Chez Lemay, l'intrigue est effectivement réduite au profit du héros et de sa quête (So), un héros somme toute pas tellement héroïque : « Moi, à sept ans, je suis devenu le docteur particulier de ma voisine, la journée où mes parents m'ont appris, l'air contrit, qu'ils divorçaient. Ensuite j'ai étudié, j'ai été boursier, j'ai fini d'étudier, j'ai travaillé, pour bénéficier de presque toute une année d'assurance-chômage, que je compte bien épuisser jusqu'à la dernière goutte, avec mes ambitions d'écrivain » (p. 25).

Le portrait social que VLB dessine à la suite de sa lecture des jeunes romanciers se retrouve effectivement chez Lemay. Toutefois, alors que Beaulieu affirme qu'il « n'y a pas de discours amoureux [dans la jeune littérature] étant donné qu'on est privé de toute affectivité », *Le sourire des animaux* est bel et bien une histoire d'amour et d'amitié. Sur un ton banal qui sonne parfois la désillusion et l'indifférence, le narrateur de Lemay raconte son mal de vivre et son obsession pour So (« Ça fait mal, vivre, il y a du verre cassé partout où on marche, mais toi, tu as l'air si douce, si vraie... », p. 21), son amitié avec Luc, son désir de se séparer de So, son voyage en Europe pour y parvenir, son retour au Québec en boomerang, toujours sous l'emprise de So et de Luc.

Au cœur de ce triangle apparemment tranquille surgissent pourtant quelques critiques cyniques, d'abord sur

l'héritage national, allègrement récupéré par l'industrie touristique (p. 19).

Le Québec n'est pas absent de ce roman, bien que Luc et le narrateur traversent l'Europe en autobus. Toutefois, lorsqu'ils reviennent à Montréal, toujours en autobus, comme s'ils revenaient « d'une dure journée de travail » (p. 110), on sent bien que les frontières n'ont pas d'importance, que où que l'on soit, « *on est liés par le monde* » (p. 14), et que c'est tout ce qui compte, même si c'est parfois douloureux. Les lieux sont néanmoins clairement nommés, de la rue Cathcart à la rue Villeneuve, en passant par le coin Marquette-Jarry où habite So ; même les lettres de noblesse de Saint-Alphonse-de-Rodriguez, dont on note l'absurdité, sont données. Le ridicule des hebdomadaires culturels est lui aussi souligné, de même que l'espèce humaine qu'ils reflètent. Aussi le *Jet* est-il « [...] un hebdomadaire métropolitain dont le mandat consiste en le fouillage dans le nez du monde culturel si nécessaire à la survie de l'espèce humaine par trop tendue vers la guerre et la popularité » (p. 26).

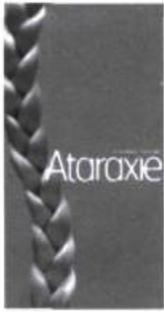
Les institutions nationales, religieuses, culturelles et artistiques (*Scènes improvisées chi*, la série performance-vidéo de Luc, « une demi-heure de respiration annale » « grassement subventionnée » (p. 84) ridiculise à la fois l'industrie artistique et les organismes qui la financent) sont les principales cibles du narrateur de Lemay, qui s'amuse à relever quelques absurdités et à relativiser l'importance que l'on accorde à certaines institutions créées de toutes pièces, au détriment de valeurs plus authentiques. Comme les jeunes narrateurs d'Arsenault, les personnages de Lemay, anti-héros de romans sans intrigue, expriment paradoxalement leur difficulté à exprimer leur désaccord et leur exaspération devant un monde qui leur semble incohérent. Le commentaire que Luc fait publier dans le « Courrier du lecteur » de ce magazine théorise, en quelque sorte, les sentiments que les jeunes narrateurs d'Arsenault déblatèrent dans une grammaire aliénée : « La vérité est que, à ce moment critique de l'exaspération, je sens toutes les insultes de la Terre courir dans tous les sens en moi, et quoi de mieux que de les laisser s'enfuir par un pont-levis de trois points de suspension... et, pendant ce temps, signer mon nom : Luc Sergeri, Montréal » (p. 27).

Il semble que seul un flot incessant et irrationnel de mots ou des points de suspension parviennent à cristalliser les impressions des personnages de ces romans de la jeune littérature. Sinon, dans *Le sourire des animaux* notamment, le banal est dit comme il se doit, sans tambour ni trompette, avec tout l'ennui que j'ai, que j'ai, mais également avec humour et cynisme. Le lecteur n'a d'autre choix que d'écouter ces petits riens qui trament l'existence des personnages, racontés dans un style morcelé (voire sur-morcelé, Lemay jouant habilement de la virgule), et d'être attentif aux petites crises et critiques qui s'en échappent, sans attendre le dénouement spectaculaire qui fera sortir ces jeunes d'un quotidien qui les tient bien.



[...] c'est le pur plaisir d'il se passe jamais rien on marche on rit sans jamais arriver à crier parce qu'on a rien à dire nous les jeunes on a tout cuit dans le bec nous les jeunes c'est pas comme avant quand c'était difficile.

Le sourire des animaux
p. 13



Ataraxie, Karoline Georges

Karoline Georges, pour sa part, repousse tout à fait le quotidien. Dans *La mue de l'hermaphrodite* (Leméac, 2001), elle proposait d'ailleurs d'irradier la conscience d'une mégapole en utilisant un puissant psychoneutrifiant. Déjà, avec ce premier roman, elle instaurait un jeu avec le lecteur réel qui partageait le récit avec un captorat virtuel, indice de climax, juge de l'intérêt¹⁰. Déjà aussi, elle posait un regard dérangeant sur le XXI^e siècle, constatant avec sarcasme la décadence scientifique qui entraîne dans son tourbillon l'humanité en général. Publié aux Éditions de l'Effet pourpre, *Ataraxie*¹¹ abonde dans le même sens, explore le rapport que l'Homme entretient avec ses idéaux et avec ceux de l'autre. « Tout ce qui se passe au niveau de la rue, les petites saynètes, le petit vécu, ça ne m'intéresse pas. Je suis réfractaire au réalisme », affirme Karoline Georges en entrevue¹². Celle-ci entraîne en effet son lecteur au cœur d'une fiction « classique » du point de vue de l'intrigue, mais bien loin du quotidien des étudiants d'Arsenault et du trio de Lemay. Dans *Ataraxie*, une jeune femme perfectionniste est séquestrée par son amant et par Rosette, une coiffeuse tortionnaire, dans un salon de coiffure mal famé¹³. L'expérience de lecture que Georges propose est unique, par sa dimension philosophique, mais surtout parce qu'elle fait appel à tous les sens, y compris l'ouïe. « Je suis une artiste multidisciplinaire, toutes les dimensions du livre sont importantes pour moi, explique Karoline Georges, aussi intéressée par l'histoire de l'art, la danse, le cinéma et la musique que par la littérature. Notre génération arrive avec une culture du visuel importante, normal qu'on ait besoin de l'exprimer¹⁴ ». Aussi a-t-elle réalisé elle-même la photographie de la couverture, une natte fushia bien nouée qui ne laisse voir que deux de ses mèches, mais qui en contient trois. Et c'est d'ailleurs grâce à cette troisième mèche que tout se tient, à l'image de la narratrice et de l'amant qui n'atteignent la tranquillité d'âme absolue que grâce à Rosette.

Le complément littéraire qui désarçonne le plus le lecteur est sans doute le mini-cd joint au livre, contenant sept chapitres flottants, des pièces électrosonores que le lecteur peut écouter quand bon lui semble et qui font appel à nos sens plutôt qu'à notre intellect : « Avec l'adjonction d'une dimension sonore à un projet littéraire, j'offre au lecteur une dimension supplémentaire au récit, un point de vue synthétique, qui s'adresse davantage au système nerveux qu'à l'assemblage de neurones... Mes recherches électrosonores me permettent d'exprimer les dynamiques élémentaires du récit, les équations quantiques des mouvements à l'œuvre. C'est une façon de révéler l'espace microscopique de l'œuvre, de tendre à l'origine même du processus créatif¹⁵ ».

La langue et le style, en revanche, se chargent de l'intellect du lecteur et touchent ses cordes philosophiques. « Écrit dans une langue épurée, logique, frigorisée, percée de phrases découpées comme des petites mèches (« Que. », « Or. », « Et »)¹⁶ », *Ataraxie*, comme *Album de finissants* et *Le sourire des animaux*, donne l'impression de plonger dans l'esprit de la narratrice qui décrit les lieux, les atmosphères et ses sensations tels qu'ils se présen-

tent aux sens, au corps ou à l'esprit, avec précision mais sans fioritures, comme dans cette scène où la narratrice est torturée par Rosette.

Si Karoline Georges semble contraster parmi les Arsenault et Lemay, elle les rejoint pourtant dans la lecture qu'elle requiert : elle aussi propose un livre qui s'écoute, qui fait appel à nos sens eux-mêmes, et offre une expérience totalisante de la littérature.

Ataraxie est de ces fictions déracinées dont parle VLB. La famille y est absente parce qu'inutile dans cette relation à trois variables (voire à deux, Rosette étant une création de l'amant). Inutile aussi de situer l'intrigue ici ou ailleurs puisque, d'une part, elle se déroule en huis clos et que, d'autre part, la ville elle-même y est présentée comme un environnement aseptisé où chacun évolue en huis clos, au grand plaisir de la narratrice, mathématicienne de la beauté (p. 29)

Un avenir où les relations humaines sont « épurées de toute bestialité ; aseptisées » (p. 30) semble d'une froideur, mais c'est pourtant ce vers quoi nous semblons tendre, si l'on en croit les jeunes narrateurs « programmés » d'*Album de finissants* et celui du *Sourire des animaux*, qui maudit le monde qui nous lie les uns aux autres et qui nous fait tant souffrir.

Les réflexions ontologiques de la narratrice d'*Ataraxie*, qui tendent vers une pureté esthétique absolue, ne prennent toutefois leur sens qu'en étant constamment relativisées par rapport aux discours crus de Rosette. Ainsi, en réponse à la narratrice qui affirme que l'essence du féminin « procède d'une soif d'être, de faire, de parfaire notre présence au monde et d'être respectée à notre juste valeur » (p. 116), Rosette propose une analyse particulièrement cynique du féminisme (qu'on nous pardonne la longueur) : « Madame arrache le sein de la bouche du bébé pour mettre son poing sur la gueule de monsieur. Elle dit : je veux faire la même chose que toi. Monsieur sait pas trop ce que ça veut dire. Madame devient hystérique, elle brûle son soutien-gorge sur la place publique, mais tout à coup elle remarque que son sein est tout mou, trop sucé par ses bébés ingrats et là elle crie, elle pleure sa laideur, mais elle dit que ce n'est pas sa laideur qui la fait pleurer, c'est le principe, toujours se priver pour autrui, franchement, elle a des désirs à elle, qu'est-ce qu'on s'imagine? Madame décide pour sa première décision de femme libérée de se faire remodeler le sein, peut-être pour donner envie à cet autre petit monsieur de le sucer avec plus de compréhension. Et après y avoir bien pensé, Madame constate que son corps lui appartient tout au complet, qu'elle peut en faire tout ce qu'elle veut, et tout de suite elle court à la clinique pour tout se faire remodeler, parce qu'elle vient de lire dans sa revue de filles qu'elle peut empocher beaucoup d'argent avec son corps et qu'en choisissant la porno comme métier, elle pourra aussi passer ses journées à découvrir son sexe sur des grosses queues de béton. C'est ça ta manière de parfaire ta présence au monde? Parce qu'à part le beau conte de fées érotique de la pute qui réussit à séduire le prince charmant milliardaire pour se faire dorer le plastique sur un patio en marbre le restant de sa vie, l'essence du fé-

[...] Madame arrache le sein de la bouche du bébé pour mettre son poing sur la queue de monsieur. Elle dit : je veux faire la même chose que toi. Monsieur sait pas trop ce que ça veut dire. Madame devient hystérique, elle brûle son soutien-gorge sur la place publique, mais tout à coup elle remarque que son sein est tout mou, trop sucé par ses bébés ingrats...

Ataraxie, p. 116

minin c'est des millions de monoparentales qui suent à un salaire de crève-faim pendant que les monsieurs se saoulent librement en glissant des petits billets fripés dans le string des putes » (p. 116-117).

Cette constante relativisation des discours est d'ailleurs l'une des clés de voûte de la fiction de Karoline Georges. En même temps qu'elle lui permet de tenir deux discours qui s'opposent et, par conséquent, de constamment balancer entre purisme et chaos, elle lui donne l'occasion de proposer un travail sur soi qui tend vers une quiétude absolue de l'âme, celle-là même à laquelle aspirent les personnages/narrateurs d'Arsenault et de Lemay. Alors qu'Hermany, l'héroïne de *La mue de l'hermaphrodite* (Karoline Georges), proposait de s'attaquer à l'humanité entière et de sublimer le sort de celle-ci en décapant la perception, que les jeunes narrateurs d'*Album de finissants* réclament désespérément qu'on les écoute et que les personnages du *Sourire des animaux* critiquent sans grande conviction les institutions avant de retomber dans le quotidien, la narratrice d'*Ataraxie*, plus sage, parvient à « libérer son esprit de sa tour d'ivoire » lorsqu'elle comprend que « la pulsion de perfection n'aurait aucun sens dans un Univers dépourvu d'imperfection » (p. 144), que *je* se définit toujours en regard de l'autre et vice versa. Les romans des jeunes auteurs qui nous intéressent requièrent d'ailleurs tous une lecture sans cesse relativisée, où le calme et la pureté n'ont de sens qu'en présence du chaos (Georges), où la parole n'a d'écho que dans le silence (Arsenault), et où le bonheur ne se mesure que par rapport à la douleur (Lemay).

Tendre l'oreille

Si l'on a d'abord l'impression que l'univers des jeunes romanciers se referme sur lui-même, que le tissu familial, social, culturel et politique se déstructure irréversiblement, pour reprendre les mots de Victor-Lévy Beaulieu, une seconde lecture permet de mettre en évidence le fait que les jeunes auteurs tentent néanmoins une ouverture vers l'autre, chacun à sa manière. Ils brisent le silence et multiplient la parole, comme chez Mathieu Arsenault, pour crier la solitude qu'engendre une vie confinée au système de classement ; ils en appellent à l'amour et à l'amitié, donc à l'autre, pour donner un sens à un quotidien fait de presque rien, comme chez Grégory Lemay ; et ils soulignent l'inévitable relativité dans les relations humaines, où *je* n'a de sens que par rapport à l'autre, comme chez Karoline Georges. Il semble qu'il y ait effectivement une « cassure », pas tant avec l'imaginaire que la Révolution tranquille a libéré, puisque les jeunes auteurs semblent toujours avides de revendications, de critiques sociales, de recherches formelles, stylistiques et langagières, mais certainement avec ses valeurs, ses idéaux, les buts qu'elle s'était fixés.

Les jeunes romanciers font davantage appel aux sens et à la sensibilité du lecteur, bousculent les cadres établis et les esprits conservateurs pour dire leur douleur, leur ennui, leur exaspération, parfois même leur amusement devant l'état de la société que leur lègue la génération

précédente, et dénoncent précisément « notre béance collective » et « la nouvelle vérité d'une société en train de s'effondrer ». Ils appellent une lecture axée davantage sur l'écoute, ayant visiblement quelque chose à dire sans avoir nécessairement quelque chose à raconter. Le lecteur n'a qu'à bien tendre l'oreille et adopter une attitude d'ouverture et de disponibilité qui lui évitera une lecture préconçue ou tronquée, car derrière l'« enfermement » apparent des jeunes auteurs se cache un irrépressible besoin de s'ouvrir à cet autre qui nous éviterait de devenir ces « débris d'humanité déraisonnables parce que devenus totalement déraisonnés » que VLB, après Ferron, craint tant.

* Étudiante à la maîtrise en études littéraires, Université Laval.

Notes

- 1 L'intégralité de cet article et les réactions qu'il a suscitées sont publiés sur le site de Cyberpresse.ca, à l'adresse http://www.cyberpresse.ca/reseau/arts/club_de_lecture/tcl_opinions.php?id=NTk5MTE4 (page consultée le 14 mai 2004).
- 2 Michel Laurin, *Anthologie de la littérature québécoise*, 2^e édition, Anjou, CEC, 2000, p. 238.
- 3 Mathieu Arsenault, *Album de finissants*, Montréal, Triptyque, 2004, 148 p.
- 4 « [...] le philosophe américain Charles S. Peirce - et l'un des pères de la sémiotique - nomme « musement », cet état d'une pensée flottante qui converse avec elle-même. » Marie Héliène Poitras, « *Album de finissants*. Sweet sixteen », *Voir* (Québec), du 29 avril au 5 mai 2004, p. 20.
- 5 Marie Héliène Poitras, *op. cit.*
- 6 *Loc. cit.*
- 7 Grégory Lemay, *Le Sourire des animaux*, Montréal, Triptyque, 2003, 100 p.
- 8 Anne-Marie Clément, « La narrativité à l'épreuve de la discontinuité », dans René Audet et Andrée Mercier [dir.], *La narrativité contemporaine au Québec*, vol. 1, *La littérature et ses enjeux narratifs*, [Québec] Presses de l'Université Laval, 2003, p. 107-135.
- 9 Par écriture intimiste, nous entendons une écriture tournée vers le moi intime, privé et quotidien, basée sur l'individu et les multiples dimensions du « je ». Cette écriture ne se confond pas nécessairement avec les genres de l'intime (autobiographie, Journal, correspondance...), mais se joue plutôt des frontières génériques et fictionnelles. Voir Michel Laurin, *op. cit.*, p. 239-241 et p. 251.
- 10 Voir *Québec français*, n° 126, été 2002, p. 23.
- 11 Karoline Georges, *Ataraxie*, Montréal, L'Effet pourpre, 2004, 151 p.
- 12 Jean Fugère, « Karoline Georges. Polyvalente polymorphe », *La Presse*, 4 avril 2004.
- 13 Voir *Québec français*, n° 134, été 2004, p. 19.
- 14 Marie Héliène Poitras, « *Ataraxie* de Karoline Georges. La vie en rose », *Voir*, Québec, du 15 au 21 avril 2004, p. 8
- 15 Propos recueillis lors d'une entrevue exclusive au Salon du livre de Québec, le 25 avril 2004.
- 16 Marie Héliène Poitras, *op. cit.*